LEVEL ONE

E TRIMESTRE 1961 8e Année - N° 30

CAHIERS DU CERCLE ERNEST RENAN

POUR LIBRES RECHERCHES
D'HISTOIRE DU CHRISTIANISME

TRIMESTRIELS

Le Messianisme au temps des Macchabées Stanislas LASSALLE

CERCLE ERNEST RENAN
Fondateur : P. Alfaric

3, *Rue Récamier*, PARIS VII^e^

C. C. P. Paris 10.606-47

ORIGINE ET BUT DU CERCLE ERNEST-RENAN

Le « Cercle Ernest Renan pour libres recherches d'histoire du Christianisme » est né de propos familiers échangés entre amis sur la genèse de l'Eglise, sur certains aspects de son histoire et sur ses tendances actuelles. Il nous est vite apparu qu'il serait opportun de nous rencontrer à intervalles réguliers et de nous adjoindre des camarades animés du même esprit qui deviendraient, en toute cordialité, des collaborateurs. Ainsi a été élaboré, dès 1950, un premier programme destiné à une publicité restreinte, dont l'extrait suivant donne la substance :

« Nous sommes quelques-uns à penser qu'il serait opportun de constituer un groupe vivant et agissant, destiné à faciliter les échanges de vues et de renseignements, les recherches personnelles et la diffusion des résultats acquis, en tout ce qui concerne les origines lointaines ou proches du Christianisme, les facteurs de son évolution, la nature et la portée de son rôle social.

« Un tel organe de liaison peut être en tout temps très utile. Nous le jugeons, aujourd'hui, indispensable. D'une part, en effet, l'Eglise se montre plus entreprenante et novatrice que jamais. D'autre part, des documents inédits comme ceux des manuscrits, vraisemblablement esséniens, découverts depuis peu à l'ouest de la Mer Morte, viennent s'ajouter à ceux que nous ont déjà livrés d'autres découvertes du même genre et aux innombrables écrits, depuis longtemps connus, qui restent encore enveloppés de mystère.

« En raison du programme envisagé, notre groupe s'intitule « Cercle Ernest Renan », comme d'autres Cercle Descartes, Cercle Claude Bernard, Cercle Anatole France, Cercle Paul Langevin. Il n'a pas plus l'intention de s'en tenir à la pensée de Renan que ses pareils à celle de Descartes et de Claude Bernard, de France et de Langevin. Il veut seulement se mettre, comme eux, sous le patronage moral d'un grand esprit qui donna un bel exemple de pensée libre, de recherche audacieuse, de dévouement à la science, et qui serait le premier aujourd'hui à vouloir se dépasser lui-même.

« Tous ceux que ce programme attire seront chez nous les bienvenus. Tous sont invités à nous dire leurs désirs, à nous proposer leurs suggestions, à nous faire bénéficier de leur collaboration.

« Nos réunions seront en principe, mensuelles. Nous en donnerons un aperçu sommaire dans un « Bulletin » paraissant tous les mois.

« Par son intermédiaire, nous nous tiendrons en liaison étroite avec ceux de nos adhérents qui ne pourraient assister aux réunions. Il nous sera donc possible de recruter des adhésions en province et de constituer ainsi à travers le pays un bloc puissant d'esprits libres capables de se prononcer en connaissance de cause sur la vie et l'action des croyances communes. »

L'appel fut entendu par beaucoup et nous amena des adhesions nombreuses dont la liste n'a cessé de s'allonger et donne un total déjà imposant.

LE MESSIANISME AU TEMPS DES MACCHABÉES

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. » Si cet adage reflète quelque peu la réalité, le peuple juif, au cours du IIIe siècle av. J.-C. devait compter au nombre des plus heureux, puisque l'histoire n'a rien retenu de marquant pendant ce long laps de temps, tant dans les annales juives que dans les sources étrangères. Les historiens, naturellement enclins à noircir les pages blanches de l'histoire, parlent des conflits que la Judée aurait eus avec les Edomites et aussi avec les Arabes, récemment apparus sur la scène du monde, événements détectés grâce à des passages dans certains textes prophétiques ou à des allusions dans les Psaumes. Mais toutes ces hypothèses n'enlèvent rien au trait dominant de ce IIIe siècle av. J.-C., celui de la paix vécue à l'ombre tutélaire des Lagides et du Temple de Jérusalem.

Mais il serait peut-être excessif d'affirmer qu'il ne se passait rien dans cette petite Judée, réduite essentiellement à la ville de Jérusalem et au territoire avoisinant, car la côte méditerranéenne, la Galilée, les pays de Samarie et de Transjordane, échappaient au pouvoir des grands-prêtres, parmi lesquels se détache, vers la fin de ce IIIe siècle, le nom de Simon le Juste, dont le panégyrique se lit dans *La sagesse de Ben Sira ;* ce Simon le Juste est cité également en de nombreux endroits du Talmud, mais hors de tout contexte historique précis ; c'est un nom sans plus.

S'il ne se passait rien, historiquement parlant, une grande révolution, religieuse et intellectuelle, se préparait, toutefois, et elle devait avoir des conséquences capitales pour l'avenir de la Judée et du judaïsme. Tout comme le Proche-Orient dans son ensemble, Jérusalem subissait la pression et l'ascendant de l'hellénisme : langue, mœurs et lettres grecques pénétraient lentement mais progressivement dans les divers milieux juifs et tout particulièrement dans la classe cultivée, prêtres et laïcs. Car il ne faudrait pas répéter, à la suite de plusieurs historiens éminents, que les Juifs étaient imperméables aux influences étrangères, que leur religion les immunisait contre toutes les idéologies païennes et que leurs mœurs étaient à l'abri de toute contamination venant de leurs voisins. C'est faux et toute l'histoire juive est là pour témoigner de la facilité avec laquelle les Juifs empruntaient au milieu où ils avaient vécu les idées, les croyances et les façons de vivre ; il suffit de rappeler l'Egypte, le Canaan, la Babylonie et la Perse pour mesurer l'ampleur des influences successives et il n'est pas étonnant que l'hellénisme, à son tour, se soit emparé des âmes juives et les aient engagées dans de nouvelles aventures intellectuelles et religieuses.

Il y a lieu de tenir également compte d'un autre facteur dont

le rôle n'a fait que grandir avec le temps. La Diaspora, la Dispersion, constituait un élément important dans la vie juive ; elle entretenait des rapports suivis avec Jérusalem et elle alimentait le Trésor du Temple ; les gens de la Diaspora assistaient aux grandes fêtes de la capitale et ils apportaient enfin l'usage de la langue grecque. Les Juifs d'Egypte et de Syrie (les Juifs de Perse et de Babylone parlaient surtout l'araméen) ont non seulement adopté la langue grecque, mais ils ont certainement étudié les lettres grecques car il est difficile de croire que la participation active des Juifs à la culture littéraire des Grecs date de Philon seulement, c'est-à-dire du début de l'ère chrétienne. Nous avons, au contraire, des preuves nombreuses du rôle nullement négligeable des Juifs dans le mouvement des idées de la Diaspora, en Egypte tout particulièrement.

Entourée de peuples parlant le grec, la Judée ne pouvait échapper à l'emprise de cette langue de haute civilisation et non seulement de la langue, mais également des idées et des croyances qu'elle véhiculait. De plus, les Juifs de la Diaspora faisaient connaître aux habitants du petit Etat théocratique, dont le symbole était le Temple de Jérusalem, des formes nouvelles de la vie sociale, tels que théâtre, gymnase, stade que les Juifs de Jérusalem, visitant l'Egypte ou la Syrie, pouvaient voir et apprécier.

Il n'est donc pas étonnant que l'hellénisation accusât des progrès sensibles, plus particulièrement à partir du moment où la Judée, vers l'an 200 av. J.-C. passa sous la domination des Séleucides, après avoir vécu, pendant plus d'un siècle, sous la protection des Lagides.

***

Avec l'accession au trône d'Antiochus Epiphane, en — 175, l'hellénisation devint un facteur de la politique séleucide faite, à l'égard de la Judée, d'oppression et d'intolérance. C'est Onias III qui en — 175, détenait la grande-prêtrise et ce personnage nous est décrit dans le 2e livre des Macchabées, comme un homme doux, pieux, n'ayant en vue que la paix du pays et l'intérêt général de ses concitoyens. Mais c'était un cas exceptionnel, car les livres des Macchabées nous dépeignent les milieux sacerdotaux comme livrés à l'impiété, à l'ambition démesurée, à la cupidité. A commencer par le propre frère d'Onias III, Jason qui, grâce à des complicités payées très cher à la cour d'Antiochus, finit par évincer le bon prêtre et s'emparer de sa dignité. Mais Jason, à son tour, fut éliminé par Ménélas, un fourbe criminel, qui pour gagner le pontificat vendit certains objets précieux du Temple, acte au suprême degré sacrilège et qui provoqua une vigoureuse protestation du pieux Onias. Pour le réduire au silence, Ménélas eut recours à l'assassinat perpétré par un dignitaire syrien. Ce crime eut lieu en — 170 ou — 171.

Nous attribuons à cet événement une importance exceptionnelle, car nous y voyons une des causes de la révolte des « pieux » dont il sera longuement question plus loin, ainsi que l'origine des « Chants du Serviteur » d'Isaïe (XLII, 1-4 ; XLIX, 1-6 ; L, 4-9 ;

LII, 13-LIII, 12), expression majeure du messianisme ; ce dernier terme étant pris dans son sens universaliste, le « serviteur » supplicié, figurant à la fois le Rédempteur, le Juge et le Sauveur de l'humanité pécheresse.

Avec la disparition d'Onias (qui était probablement le chef des « saints »), l'hellénisation du pays, encouragée par l'apostat Ménélas, prit des proportions toujours croissantes, mais ce n'était pas encore le grand drame, la profanation du Temple, survenue en — 168. Toutefois, la gravité des mesures d'intolérance, telles que la défense de circoncire les enfants et de faire usage des livres sacrés, destinés à la destruction, ne pouvaient que préparer le terrain de la rébellion (1). Pour la grande masse de la population juive, cette hellénisation à outrance c'était, une fois de plus, le retour à l'idolâtrie, à l'adoration des dieux étrangers et à l'abandon de Yahvé ; c'est-à-dire ce qui constitue le plus clair des protestations et des malédictions des prophètes dont la vision théologique est centrée sur l'infidélité d'Israël et ses suites désastreuses. Mais les menaces des prophètes et les châtiments promis ne frappent pas tous les enfants d'Israël ; dès le début de leur histoire écrite (Amos), les inspirés avaient prophétisé qu'un groupe de fidèles survivrait à la nation perverse, condamnée au jugement implacable, et assurerait le salut d'Israël : c'est le famuex « reste » dont l'inébranlable fidélité inciterait Yahvé au pardon et empêcherait la disparition définitive de la nation coupable.

Il en fut de même aux temps que nous étudions et nous connaissons bien ce « reste », ce « dernier carré » de fidèles qui permit au judaïsme de survivre à l'incroyable persécution qui s'était abattue sur la petite Judée. Et c'est encore un prophète qui en parle le premier ; il est vrai que ce sont les chrétiens qui le classent parmi les prophètes, car, pour les Juifs, Daniel n'est qu'un écrivain ; il figure dans la troisième partie de la Bible juive, celle des « Ecrits ». Et, en effet, il s'agit d'un écrivain et d'un historien qui décrit en images symboliques l'oppression syrienne et les premières phases de la révolte des patriotes juifs. Il dit dans son livre prestigieux (ch. VII à XII seulement, les six premiers chapitres étant d'une autre main) que son temps verra « sceller la vision et le prophète ». La prophétie fait place à l'Apocalypse, à la Révélation, qui n'est qu'une transposition en langage symbolique de l'histoire vécue, mais vécue aux « derniers jours », à la veille du Règne de Dieu.

Daniel, qui écrit en pleine tourmente macchabéenne (cette guerre avait duré d'une façon intermittente de — 168 à — 142), mais postérieurement aux grands succès militaires de Judas

(1) Il se peut que la destruction des Ecritures soit une des raisons majeures de l'abondance des interpolations, datant incontestablement de la période macchabéenne. En effet, quand les scribes s'étaient mis à copier les Ecritures pour remplacer les rouleaux détruits, quoi de plus naturel que de supposer l'insertion dans les nouvelles copies des textes d'actualité brûlante, d'autant plus que les copistes ainsi que les auteurs des interpolations appartenaient au même milieu des « saints ».

Macchabée, réserve une place exceptionnelle à ce « reste » de fidèles, auquel il donne dans son livre le nom de « saints ». Il parle de la persécution que ces saints ont eu à subir de la part de l'oppresseur syrien et de leur rôle capital dans le futur « royaume » : *Je vis cette corne* (Antiochus Epiphane) *faire la guerre aux saints, et l'emporter sur eux, jusqu'au moment où l'Ancien des jours* (Dieu) *vint donner droit aux saints du Très-Haut et le temps arriva où les saints furent en possession du royaume* (ch. VII, 22). *Le règne, la domination, la grandeur de tous les royaumes qui sont sous les cieux, seront donnés au peuple des saints du Très-Haut* (ch. VII, 27).

... mais les saints du Très-Haut recevront le royaume, et ils posséderont le royaume éternellement, d'éternité en éternité (ch. VII, 18).

C'est la première mention du royaume de Dieu dont l'avènement est imminent ; il s'agit, bien entendu, d'un royaume terrestre (tout comme dans les Evangiles), où régneront la paix et la justice éternelles, sous la conduite des « saints ». Indiscutablement, Daniel se voit au seuil des « derniers jours » du monde actuel, en attendant le monde nouveau ; non seulement il partage cette croyance avec les « saints », il fait certainement lui-même partie de cette sainte congrégation et au moment où il écrit, à la suite de trois ans et demi (1 260 jours, de — 168 à — 165) d'une terrible persécution, il proclame, avec la reprise du culte au Temple de Jérusalem, le triomphe de Yahvé, avant le grand bouleversement qui va transformer l'univers du mal en un univers du bien.

Nous sommes mieux renseignés sur les mystérieux « saints » de la Révélation de Daniel, grâce aux deux livres des Macchabées qui nous parlent des Assidéens, Juifs fidèles qui s'étaient joints au prêtre Mathathias et à ses fils, chefs de la révolte contre les Syriens, qui portent dans l'histoire le nom des Macchabées (marteaux). Le nom d'Assidéens n'est qu'une transcription française du nom grec assidiaïos, lequel, à son tour, ne fait que transcrire le vocable hébraïque « hassidim », c'est-à-dire pieux. (Les deux livres des Macchabées ne nous sont parvenus qu'en grec, le premier en traduction grecque, l'original hébreu s'étant perdu, le second ayant été écrit directement en grec).

Les Assidéens étaient donc des Juifs fidèles à Yahvé et à sa loi et décidés à affronter les légions syriennes pour défendre ce qu'ils considéraient comme leur bien suprême. Ces pieux défenseurs de la foi, les écrits de la période macchabéenne nous les font connaître sous le nom de saints et de justes (saints dans Daniel, Isaïe, les Jubilés, justes dans Enoch). Nous ne croyons pas que « saints » et « pieux » traduisent exactement la même attitude religieuse et soient synonymes ; les saints représentent une partie des pieux, ceux qui étaient « initiés » aux mystères merveilleux, comme on l'écrivait à Qumrân.

Nous avons vu plus haut que le livre de Daniel n'est qu'une transposition symbolique des événements du début des guerres macchabéennes : oppression syrienne, intolérance religieuse, allant jusqu'à la fermeture du Temple au culte et à l'installation de la statue de Zeus (abomination de la désolation), guerre contre Antiochus, victoire de Judas Macchabée, Temple rendu au culte, mort

d'Antiochus. En dépit du voile des symboles, tout est clair et peut être daté avec une grande précision. D'où la valeur historique de la Révélation de Daniel.

***

Nous, avons un autre grand texte biblique, la grande compilation allant du VIIIe au IIe siècle av. J.-C., le livre d'Isaïe, dont certains passages nous offrent également des allusions se rapportant à la période macchabéenne. Mais ces allusions se trouvent éparpillées tout au long du livre d'Isaïe ; elles sont toutefois particulièrement abondantes dans le Grand Livre de Consolation, nom qu'on donne à la partie qui va du chapitre XL au chapitre LXVI. Pour appuyer cette affirmation, il suffit de citer quelques versets significatifs :

Et ce sont des chiens voraces, insatiables ;
Ce sont des bergers qui ne savent rien comprendre ;
Tous suivent leur propre voie,
Chacun selon son intérêt, jusqu'au dernier. (LVI, 11).

Comment ne pas voir dans cette vigoureuse diatribe les grands-prêtres apostats : les Jason, les Ménélas, les Alcime ? (les mêmes chiens figurent au verset 17 du Ps. XXII).

Et presque aussitôt après, un passage nous donne les détails de l'oppression, résultant de la collusion du Syrien avec les mauvais prêtres :

Le juste périt ; nul n'y prend garde ;
Les gens de bien sont enlevés, et nul ne fait attention
Que c'est par suite de la malice que le juste est enlevé ;
Il entrera dans la paix,
Il reposera sur sa couche,
Celui qui aura suivi le droit chemin. (LVII, 1-2).

Et plus loin, le tableau de la Jérusalem idéale, la contre-partie du royaume à venir de Daniel :

Je ferai régner sur toi la paix
Et dominer la justice. (LX, 17).
On n'entendra plus parler de violence
Dans ton pays. (LX, 18).
Il n'y aura plus que des justes parmi ton peuple. (LX, 21).
On les appellera peuple saint,
Rachetés de l'Eternel. (LXI, 12).
Ton peuple saint n'a possédé le pays que peu de temps,
Nos ennemis ont foulé ton sanctuaire. (LXIII, 18).

Ce livre de Consolation apporte dans son dernier chapitre l'expression de la joie suprême que manifeste un de ces saints :

Réjouissez-vous avec Jérusalem,
Faites d'elle le sujet de votre allégresse,
Vous tous qui l'aimez ;
Tressaillez avec elle de joie,
Vous tous qui menez deuil sur elle,
Après que vous soyez nourris et rassasiés

Du lait de ses consolations ;
Afin que vous savouriez avec bonheur
La plénitude de sa gloire. (LXVI, 10-11).

Ce texte pourrait être daté, presque sans risque d'erreur, du mois de décembre 164, date de la fête de la Dédicace (du Temple purifié), première grande manifestation de l'indépendance future.

Mais dans l'avant-dernier chapitre d'Isaïe (LXV) un autre saint annonce le monde à venir :

Car je vais créer de nouveaux cieux,
Et une nouvelle terre. (LXV, 17).

Cette vision d'un univers de paix, de justice, de fraternité, dont l'avènement est imminent, est comme le sceau des temps macchabéens ; c'est la source même de ce royaume de Dieu qu'attendent avec impatience les visionnaires de Qumrân et, à leur suite, Jean-Baptiste et Jésus. On peut même avancer sans exagérer que ce règne de Dieu forme l'essentiel de la prédication du Précurseur et de Jésus comme en témoigne le début véritable de l'Evangile de Matthieu (ch. III, 1-2,) les deux premiers chapitres ayant été ajoutés postérieurement :

En ce temps-là parut Jean-Baptiste, prêchant dans le désert de Judée. Il disait : repentez-vous, car le royaume des cieux est proche. Signalons en passant que Matthieu seul emploie « cieux » à la place de « Dieu », un Juif pieux s'interdisant, bien que christien, d'employer le nom de Dieu dans son évangile.

***

Le règne de Dieu, auquel aspirent tous ces visionnaires, est synonyme de salut ; ce salut est fait de béatitude pour les bienheureux qui en bénéficieront : avec la paix et la justice, ils jouiront également de l'éternité. Mais il va de soi que ce salut n'est pas promis à tous ; les saints se trouvent évidemment parmi les premiers élus, mais le reste n'est pas définitivement écarté : les pécheurs qui se seront repentis auront aussi leur place au royaume. Enfin, la grande masse de récalcitrants est destinée à subir le grand jugement qui permettra d'en sauver une partie, tous les autres étant voués au châtiment éternel.

Il ne fait pas de doute que cette conception est le résultat d'une longue évolution et elle porte l'empreinte des influences subies par les Juifs en Mésopotamie : le salut et le sauveur furent au nombre des spéculations majeures des Babyloniens et des Perses.

Dans l'Ancien Testament le salut était assuré par Yahvé lui-même ; les prophètes et les psaumes exaltent la puissance salvifique de l'Eternel ; il n'y a que Moïse comme sauveur-homme dans la Bible et ce n'est qu'à l'époque macchabéenne qu'apparaît l'homme-sauveur, rédempteur et justicier ; nous sommes amenés à y voir un apport fait par des Juifs de Babylone et de Perse, car ces derniers ont certainement joué un rôle important parmi les « saints » dont parle Daniel et le « salutisme » leur était bien familier. En effet, les Babyloniens pieux (non Juifs) vivaient dans l'attente

d'un règne messianique, d'un règne de Dieu, instauré par un messie (dieu et homme), dont la naissance surnaturelle (sur le plan cosmique), la résurrection et le retour parmi les hommes formaient des traits essentiels. Les Perses (non Juifs) connaissaient également le sauveur qui devait apparaître à la fin des temps, lors de la conflagration finale, à la suite de laquelle le Bien triompherait définitivement du Mal. Le Juste Souffrant non plus (le futur Homme de Douleurs d'Isaïe) n'était pas inconnu des Babyloniens.

En réunissant tous les éléments mentionnés plus haut, nous avons comme un raccourci (du temps des Macchabées à Jésus) de l'histoire naturelle du Sauveur, mais ces éléments constitutifs se trouvent disséminés dans divers écrits dont chacun contient quelques traits caractéristiques, à l'exclusion des autres.

Ce Sauveur, nous l'appelons Messie, vocable commode, familier à tout le monde, mais qui n'a que peu de chose en commun avec le mot originel en hébreu (Masshiah) qui signifie simplement « oint » et qui ne s'applique qu'aux rois et aux grands-prêtres. Le mot « messie », dans son sens actuel de Rédempteur, Juge et Sauveur, n'apparaît chez les Juifs que dans les manuscrits de Qumrân, dans les « Testaments des XII Patriarches » et dans les « Psaumes de Salomon », c'est-à-dire vers les années 50-40 av. J.-C. Mais la conception messianique existait avant que le terme de messie y soit appliqué. Le Libérateur destiné à assurer le Salut, à révéler le royaume de Dieu, à racheter l'humanité pécheresse et à procéder au jugement des pécheurs, portait au second siècle av. J.-C. le nom de Serviteur de Yahvé dans Isaïe, de Fils de l'Homme et d'Elu dans Enoch, de Fils de l'Homme dans Daniel. Dans ce dernier écrit, le Fils de l'Homme, contrairement au Serviteur d'Isaïe, ne sera pas un homme mais plutôt un ange. On peut, toutefois, pour certaines raisons, supposer que le passage sur le Fils de l'Homme (Daniel, VII, 13-14) est une interpolation.

L'avènement du royaume de Dieu est décrit dans Daniel en peu de mots, mais cet exposé nous offre l'essentiel de ce qui est nécessaire pour l'instauration de ce monde nouveau. C'est l'homme Gabriel (ange sous forme humaine) qui dit à Daniel (IX, 24) : *Sois attentif à la parole et comprends la vision ! Soixante-et-dix semaines ont été fixées sur ton peuple et sur ta ville sainte pour*

Faire cesser les transgressions (1)
et mettre fin aux péchés, (2)
pour expier l'iniquité (3)
et amener la justice éternelle, (4)
pour sceller la vision et le prophète (5)
et pour oindre le Saint des Saints (6).

Ce texte capital, tout le programme de l'instauration du Règne de Dieu, exigerait un long commentaire ; nous ne nous attarderons que sur un passage très court, mais des plus mystérieux et qui doit avoir une profonde signification.

Que se cache-t-il sous cette énigmatique expression de « Saint des Saints », c'est-à-dire du Très Saint ? Il n'est guère douteux que ce très saint personnage qui doit recevoir l'onction aux der-

niers jours est le même qui ouvrira l'ère messianique et il s'agit certainement là d'un messie sacerdotal. N'est-ce pas celui dont il est question deux versets plus loin, au verset 26 : *Après soixante-deux semaines, un Oint sera retranché et sans qu'il y ait eu faute* ?

Un mot sur les soixante-dix semaines de Daniel : au verset 25, l'inspiré parle d'abord de sept semaines, puis de soixante-deux semaines : total soixante-neuf. L'Oint sera retranché au bout de soixante-deux « semaines », c'est-à-dire de soixante-neuf si l'on y ajoute les sept premières semaines. Comme soixante-et-dix semaines ont été fixées au total, c'est que la mort violente de l'Oint a eu lieu au seuil de la soixante-dixième semaine, la toute dernière, celle où vit Daniel et dont il décrit des péripéties. Le grand-prêtre Onias III fut assassiné en — 170 (ou un peu plus tôt), ce qui coïncide à la perfection avec le début de la dernière semaine de Daniel. Et il y a déjà fort longtemps que certains commentateurs ont vu dans « l'Oint retranché » justement le saint grand-prêtre dont parle longuement le 2e livre des Macchabées. Il est difficile de croire qu'il soit ici question d'un autre personnage qu'Onias III, car le mot « oint » dans Daniel ne peut s'appliquer qu'à un roi ou à un grand prêtre.

Dans Isaïe le mot « Oint » est appliqué au roi de Perse Cyrus, le libérateur des Juifs en captivité. Daniel parle une autre fois de l'Oint », du « Conducteur » dans le verset 25 au chapitre IX, mais il s'agit du chef juif, de lignée royale probablement, « qui au bout de sept premières semaines » avait ramené les Juifs captifs dans leur ancienne patrie. Quant au « Saint des Saints », on pourrait à la rigueur songer à Judas Macchabée, le grand héros, mais ce dernier n'est mort qu'en — 160, n'ayant jamais été oint ni comme roi ni comme grand-prêtre. Et puis cette hypothèse est peu vraisemblable, du fait que les « saints », les pieux de cette époque et des temps qui ont suivi, ne se sont guère préoccupés de la royauté temporelle, ni des vaillants Macchabées, dont le rôle leur a paru tellement négligeable qu'ils n'avaient pas jugé utile de conserver le 1er livre des Macchabées, écrit en hébreu, et qui donne tous les détails de l'épopée macchabéenne. Dans l'immense compilation qu'est le Talmud le nom de Judas Macchabée n'est même pas mentionné. Pour faire court, disons que le livre de Daniel était achevé bien avant la mort de Judas. Il ne reste donc comme « Oint retranché » qu'une seule figure, et une grande figure, c'est le grand-prêtre Onias III.

Mais si « l'Onction du Saint des Saints » est susceptible d'être appliquée à Onias III, une grosse difficulté se présente aussitôt à l'esprit : comment Onias, retranché au seuil de la dernière semaine, peut-il inaugurer le règne messianique à la fin de cette même semaine ? Résurrection et retour parmi les vivants ? Rien ne s'y oppose, puisque c'est dans Daniel que nous trouvons et pour la première fois dans la Bible, le passage crucial concernant la résurrection des morts en général : *Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour la honte éternelle* (XII, 2). Serait-ce tellement étonnant qu'Onias eût été également « réveillé »

pour présider au Jugement et à l'inauguration de l'Eternité bienheureuse de tous les justes ? Mais il y a dans Daniel un tel télescopage de visions qu'il est difficile de fonder sur un indice, somme toute maigre bien que significatif, le rôle messianique du grand-prêtre Onias *redivivus*.

***

Mais nous avons mieux et nous sommes infiniment plus à l'aise avec les « Chants du Serviteur » d'Isaïe, car ce texte exceptionnel est très long, très complet dans ses détails, tant quasi historiques que messianiques, et nous conduit, à coup sûr oserais-je dire, aux conclusions d'où l'équivoque et l'approximatif se trouvent pratiquement exclus. Dans le numéro de juin 1960 du *Bulletin du Cercle Ernest-Renan*, j'ai avancé une hypothèse hardie, celle qui consistait à donner au « Serviteur » d'Isaïe un nom et une biographie. Il me paraissait possible de la formuler en raison des vraisemblances chronologiques dont voici l'essentiel : si la traduction d'Isaïe en grec est postérieure à — 160 ou — 155, rien ne s'oppose à ce que « les Chants du Serviteur » se rapportent à un événement ayant eu lieu en — 170 ou un peu plus tôt. Or, dans le chapitre XIX, 18-21, d'Isaïe, nous trouvons l'histoire de la fondation du Temple de Léontopolis qui peut être datée de — 160 ou d'un peu plus tôt. Il n'est donc pas douteux que la version grecque d'Isaïe est postérieure à cette dernière date. S'il en est ainsi, quel peut être l'événement tragique raconté dans les « Chants du Serviteur » ? En vérité, il n'y en a qu'un mais il est d'importance, c'est la mort violente du grand-prêtre Onias III, dont l'histoire se lit au 2e livre des Macchabées. Mais la ressemblance entre « le Serviteur » d'Isaïe et Onias III du 2e Macchabées, ne se limite pas à leur destin identique ; tels qu'ils nous sont décrits dans ces deux textes, ils nous frappent par leur ressemblance psychologique et, enfin, leur rôle posthume, de médiateur miraculeux dans le livre des Macchabées et de Messie Rédempteur et Sauveur dans Isaïe, prouve que le saint personnage avait subi, après son supplice, une transfiguration profonde, laquelle, sur le plan eschatologique des « Chants du Serviteur » avait abouti à la grandiose figure de Messie au sens moderne du mot, et prototype du messie de Qumrân et du messie chrétien.

***

Il nous paraît utile d'esquisser un parallèle entre les deux tableaux messianiques, celui de Daniel (IX, 24) et celui d'Isaïe (LII, 13-LIII, 12). Soulignons d'abord le trait commun concernant l'époque de l'instauration du règne de Dieu : l'événement aura lieu « aux derniers jours » et Daniel va jusqu'à préciser que les choses se passeront à la fin de la soixante-dixième semaine, laquelle verra la fin des péchés, l'expiation de l'iniquité, l'avènement de la Justice éternelle et l'Onction du Saint des Saints. Mais par qui se fera le grand bouleversement ? Daniel ne le dit pas expressément, ce qui permet de supposer que ce sera l'œuvre de Dieu. A moins, comme nous l'avons déjà dit plus haut, que ce ne soit pas l'entremise du Saint des Saints, dont Daniel annonce

l'onction. Le fait que cette dernière n'est mentionnée qu'en dernier lieu ne prouve pas forcément que ce sera le dernier acte du renouvellement qui se prépare. Ce pourrait être dans l'esprit de l'inspiré le premier et dans ce cas nous aurions là l'agent qui va amener le règne de Dieu. Mais en supposant même qu'il soit question de l'onction messianique dans ce passage, Daniel ne dit rien de son rôle de Rédempteur, de Juge et de Sauveur, tandis que, dans Isaïe, ces trois fonctions messianiques sont au premier plan. Si l'onction dont parle Daniel concerne le grand-prêtre Onias, nous aurions là esquissée pour la première fois, la distinction entre l'onction sacerdotale du grand-prêtre et l'onction messianique du mort « réveillé ». Mais disons une fois de plus que dans Daniel les indices sont minces et c'est dans le texte d'Isaïe que se trouvent toutes les précisions : rédemption en fonction du sacrifice volontaire du Serviteur, expiation des péchés du monde, le salut apporté à toute l'humanité, ainsi que le droit divin, tout ce qui va se réaliser à l'heure du Messie, revenu sur terre pour inaugurer le règne de Dieu. Et ceci présuppose la croyance à la résurrection, car il est impossible de commenter autrement la fonction messianique du grand-prêtre supplicié.

Par rapport donc à Isaïe, la fonction du Messie dans Daniel est plutôt réduite et, de plus, nous avons dans Daniel encore une autre solution du monde à venir : au début du chapitre XII, Daniel fait intervenir le grand archange Michel : *Et quand il se lèvera, ce sera une époque de détresse telle qu'il n'y en a point eu depuis que les nations existent jusqu'à cette époque. En ce temps-là, ceux de ton peuple qui seront trouvés inscrits dans le livre seront sauvés* (XII, 1-2). Comme il est presque certain que c'est la même main qui avait écrit les chapitres VII à XII, il y a lieu de conclure qu'au grand nombre de visions de Daniel correspond une pluralité de solutions eschatologiques : visiblement, Daniel oscille entre le royaume des saints (1), celui du Fils de l'Homme (2), l'instauration du royaume grâce au Saint des Saints (3), et le salut, enfin, apporté par le « défenseur Michel (4). Il est peut-être possible de donner une explication plausible à cette multiplicité de solutions d'un messianisme en gestation : c'est que Daniel écrit en pleine crise, qu'il vit dans un milieu de pieux visionnaires et que plus d'une interprétation est possible pour rendre compte des événements prodigieux auxquels il assiste pour esquisser le grand renouvellement qui est proche. A mesure que les événements se déroulent, l'auteur de Daniel envisage de nouvelles interprétations du mystère qui le trouble, le mystère du temps qui verra « sceller la vision et le prophète », désormais inutiles puisqu'on va aborder dans le royaume de la béatitude éternelle.

***

Autant Daniel est mal affermi, autant Isaïe dans ses « Chants du Serviteur » est explicite et sa vision du monde à venir, grâce au sacrifice du Serviteur, a des contours bien nets : c'est le salut universel, l'instauration de la justice éternelle, le Dieu unique adoré par tous les vivants. C'est le messianisme dans tout son

épanouissement et c'est lui qui va continuer à inspirer les visionnaires juifs aussi bien au 1er siècle av. J.-C. à Qumrân qu'au temps de Jean-Baptiste et du Christ.

Nous avons d'autres passages messianiques dans Isaïe (VII, 14 ; IX, 5-6 ; XI, 1-5) mais ces fragments se rapportent au Messie « davidique » ; on y parle de la maison de David, « du rameau sorti du tronc de Jessé » ; c'est le messie royal, par opposition au messie sacerdotal, celui des « Chants du Serviteur ». La conception qumrânienne de deux messies d'Aaron et d'Israël (ou de Lévi et de Juda dans les « Testaments des XII Patriarches ») peut remonter à ces deux sources qui se trouvent toutes deux dans Isaïe.

C'est en pleine guerre macchabéenne que ce rêve de paix et de justice éternelles a pris corps ; ceci est d'autant plus étonnant que c'est le serviteur « lumière des nations » qui doit apporter le droit divin à ces nations qui viennent de fouler aux pieds la Loi, souiller le Temple de Dieu, détruire les rouleaux sacrés et persécuter le peuple élu. Il y a là un contraste, une quasi-impossibilité morale, un contresens, diraient certains. Et pourtant les textes sont là et ne laissent place au moindre doute. Daniel, chapitre VII à XII et Isaïe, dans des passages tellement nombreux qu'il faudrait plusieurs pages pour les citer, sont littéralement soulevés par un souffle d'universalisme et de pacifisme.

C'est peut-être pour nous une excellente occasion d'offrir maintenant aux lecteurs quelques lignes d'un historien notoire, qui en dépit de son rôle d'apologiste du christianisme, a vu clair dans de nombreuses questions concernant le judaïsme av. J.-C. et a su l'exprimer sous une forme impeccable. Voici ce que dit au sujet de ce qui nous occupe, le R.P. Lagrange à la page 65 de son *Judaïsme avant J.-C.* : « Mais lorsque les premiers succès de Judas (Macchabée) eurent enflammé leur courage, lorsque l'approche toujours plus pressante des Romains menaça d'assujettir toutes les monarchies, le livre de Daniel enseigna aux Juifs, exaltés par la confiance, à compter sur l'avènement du dernier des empires, celui de Dieu, qui serait aussi le leur. Dans cette immense fermentation des nationalités, d'où se dégageait une notion plus ferme de l'unité de tous les hommes, de la fraternité qui devait régler leurs rapports en tant que citoyens d'une même cité qui embrasserait le monde, le nationalisme juif était préparé à concevoir le roi d'un empire universel sous les traits de son Messie. »

Il nous semble inutile d'ajouter une seule ligne à cette conclusion ; ce serait redire sous une autre forme le résumé fait par le grand historien du messianisme au temps des Macchabées et qui se trouve être en même temps la conclusion de la présente étude.

N.B. — Le messianisme au temps des Macchabées ne se limite pas aux deux sources, Daniel et Isaïe, qui font l'objet de la présente étude. Les passages messianiques dans les Psaumes, Enoch, Jonas, Zacharie seront analysés ultérieurement. Toutefois, il n'est guère douteux que c'est Daniel et Isaïe qui constituent les textes fondamentaux pour la connaissance du messianisme au IIe siècle av. J.-C.

LE DESTIN SINGULIER DU 1er ET DU 2e LIVRE DES MACCHABÉES

Tous deux destinés à renseigner les Juifs sur les dramatiques péripéties du conflit macchabéen, les deux livres des Macchabées présentent à tout point de vue des caractères tellement dissemblables qu'il y a lieu de rechercher dans ces différences mêmes quelles étaient les attitudes idéologiques divergentes, sinon contraires, de leurs auteurs et qui nous donnent une occasion de formuler certaines hypothèses, susceptibles d'apporter sinon une solution définitive de plusieurs énigmes de la période macchabéenne, au moins une vue générale plus conforme à l'interprétation des faits historiques et religieux, traités jusqu'ici d'une manière nettement insuffisante.

Tout diffère en effet entre ces deux livres : 1° la langue, I Mac. ayant été écrit en hébreu, II Mac., en grec ; 2° la période décrite, I Mac. fournissant des détails très nombreux sur les débuts de la révolte et sur la guerre menée par les trois chefs macchabéens : Judas, Jonathan, Simon ; II Mac. étant réduit aux seuls combats de Judas. D'où un gros livre pour I Mac., un plutôt court pour II Mac. ; 3° genre littéraire : historiographie profane pour I Mac. ; histoire théologique et hagiographique pour II Mac. ; 4° I Mac. ignore l'existence du grand-prêtre Onias III ; II Mac. trouve son inspiration dans la présence visible et invisible du saint personnage ; il commence et il se termine sur une évocation des faits et gestes d'Onias, tant avant qu'après sa mort.

Et ces deux livres n'ont en commun que leur non-incorporation dans la Bible juive ; il est vrai que II Mac. ayant été originellement écrit en grec, il est parfaitement possible d'imaginer qu'il ne fut jamais traduit en hébreu. Mais le texte grec lui-même fut inconnu dans les milieux juifs, comme on peut s'en apercevoir par le fait que Josèphe n'a rien emprunté au II Mac. ; nous verrons cet important détail plus loin. Mais I Mac. ? Il devait y avoir de pressantes raisons pour priver les Juifs de la seule histoire complète, de la grande guerre contre les Séleucides et c'est la recherche des motifs secrets de cet état de choses qui nous permettra peut-être de définir certains courants historico-religieux qui conservent leur force non seulement au IIe siècle, mais aussi bien au Ier siècle av. J.-C.

Nous commencerons par II Mac., moins riche en péripéties historiques mais puissamment révélateur quant au substratum religieux des faits décrits. L'ouvrage commence par la biographie, hélas ! esquissée seulement dans ses grandes lignes, du grand-prêtre Onias III, dont I Mac. ignore l'existence. Nous dirons en quelques lignes seulement l'essentiel du tableau brossé par l'auteur du II Mac.. Onias III est dépeint sous les traits d'un saint :

bon, doux, vertueux, pieux, n'ayant en vue que la paix et l'intérêt général de ses concitoyens. Supplanté dans ses fonctions de grand-prêtre par des « mauvais prêtres » usurpateurs, voleurs, prévaricateurs, qui avaient acheté la charge suprême grâce à l'entremise des dignitaires syriens, Onias III se retire près d'Antioche ; entraîné dans un guet-apens, il est assassiné par un émissaire syrien du grand-prêtre usurpateur Ménélas.

Cet événement auquel les historiens n'ont pas prêté plus d'attention qu'aux saints martyrs de *La Légende Dorée*, nous lui attribuons une importance capitale : cette mort d'Onias III est certainement à l'origine de l'opposition au pouvoir syrien de tous les pieux du temps, opposition devenue, à la suite de la profanation du Temple par Antiochus Epiphane, rebellion ouverte sous la conduite successive des trois frères Judas, Jonathan et Simon, surnommés Macchabées (marteaux). Mais de plus, ce meurtre a donné lieu à toute une série d'interpolations dans les écrits bibliques, parmi lesquelles une place exceptionnelle doit être réservée aux « Chants du Serviteur » d'Isaïe, expression majeure du messianisme juif au IIe siècle av. J.-C.

Le début donc du II Mac. nous donne des détails sur Onias III ; puis viennent les exploits guerriers de Judas Macchabée et, juste avant la fin du livre relatant la victoire de Judas sur le général syrien Nicanor, l'auteur nous raconte la vision qu'avait eu Judas la veille de la bataille décisive ; voici ce que Judas disait à ces soldats : *l'ex-grand-prêtre Onias, cet homme de bien, d'un abord modeste et de mœurs douces, distingué dans le langage et adonné dès l'enfance à toutes les pratiques de la vertu, Onias étendait les mains et priait pour toute la nation des Juifs.* Cette vision fut suivie d'une autre, celle de Jérémie, et ces deux visions constituent la pierre angulaire de cet édifice théologo-historique qu'est le II Mac.

Voici la seconde vision : *ensuite était apparu à Judas de la même manière un homme remarquable par son grand âge et par sa dignité, environné d'une certaine majesté digne d'admiration par son très grand air. Prenant la parole, Onias disait : « Celui-ci est l'ami de ses frères qui prie beaucoup pour le peuple et pour la ville sainte tout entière, Jérémie, le prophète de Dieu. » Puis Jérémie, étendant la main droite, donnait à Judas une épée d'or et prononçait ces paroles en la lui remettant : « Prends ce glaive saint, il est un don de Dieu, avec lui tu briseras les ennemis. »*

Ce passage est tout à fait révélateur : d'abord, Onias est mis sur le même plan que Jérémie, ensuite Jérémie remet l'épée à Onias pour briser les ennemis. Il devient patent que toute cette guerre contre le Syrien, c'est Onias qui l'anime ; Judas n'est qu'un exécutant soumis à la volonté du saint prêtre, dont la présence se trouve exaltée, en dépit de sa disparition du monde des vivants depuis une dizaine d'années.

Vu sous cet angle, tout le début (ch. III) du II Mac. devient compréhensible, savoir pourquoi c'est l'histoire d'Onias qui inaugure ces temps troublés, cette longue guerre des défenseurs de la foi. C'est le meurtre du saint prêtre qui est le point de départ des malheurs qui avaient fondu sur la Judée et toutes les violences

déchaînées sur le pays ne sont qu'un châtiment que Dieu inflige à Jérusalem qui n'avait pas su éviter le grand forfait. C'est toute la masse d infidèles, avec les grands-prêtres félons à leur tête, qui encourt la colère de Dieu. Toujours cette infidélité d'Israël et son mépris des hommes de Dieu ! Et c'est Jérémie, curieuse coïncidence, qui se retrouve au premier plan, Jérémie dont les oracles s'étaient réalisés : la destruction de Jérusalem et la captivité de Babylone. On n'avait probablement pas suivi non plus les conseils et les exhortations d'Onias ; on n'avait pas défendu le saint prêtre et voilà les légions syriennes qui submergent le pays, profanent le Temple, font périr les fidèles innocents qui veulent garder leur foi.

Mais par delà le tombeau, Onias veille et c'est lui qui brisera les ennemis, grâce à l'épée d'or que lui remet Jérémie. Hélas, ce n'était pas comme au temps d'Isaïe quand le roi et le peuple, ayant suivi les oracles du prophète, avaient vu le grand miracle : l'Assyrien levant brusquement le siège de Jérusalem !

Un siècle après Onias, c'est le supplice du Maître de Justice qui amènera le châtiment sur la Ville Sainte : cette fois-ci, ce sont les légions romaines qui succèdent aux légions syriennes et c'est là probablement la première visite du Maître, en attendant celle qui instaurera le règne de Dieu.

Ainsi toute l'histoire d'Onias s'inscrit dans la ligne des spéculations théologo-historiques, caractéristiques de l'esprit prophétique, et c'est une œuvre essentiellement sacerdotale qui met au second plan les exécutants terrestres des plans célestes : Judas, en dépit de toutes ses vertus, n'est qu'un comparse, c'est le chef invisible qui préside aux événements qui finiront par rendre la liberté aux Juifs fidèles.

II Mac. fut rédigé (l'auteur dit abrégé) en grec, en Egypte, ce qui démontre que ces visions théologiques des événements historiques ne constituaient pas l'apanage exclusif des prêtres et des scribes de Jérusalem. Et c'est d'autant plus plausible que nous savons par Josèphe et par Isaïe (ces faits ont fait l'objet d'une étude dans le *Bulletin du Cercle Ernest Renan* de septembre 1960) que le fils du grand-prêtre Onias III avait fondé en Egypte un temple en l'honneur de Yahvé ; cet Onias IV eut certainement autour de lui des scribes et des prêtres savants, lesquels, ayant fui la Judée avec leur chef, à la suite du meurtre d'Onias III, s'étaient certainement regroupés autour de leur guide spirituel ; ils appartenaient sans doute à cette congrégation de saints, dont l'exemplaire piété avait inspiré II Mac., tout au moins dans l'interprétation si caractéristique des événements de ce temps.

Il est probable que II Mac. n'avait jamais été traduit en hébreu. Pour parler d'Onias, Josèphe se sert d'une autre source, dont la présentation confuse des événements a certainement déteint sur son récit. Mais il ignorait certainement l'original grec, puisqu'une simple lecture de son texte prouve amplement que II Mac. lui était inconnu. Et pourtant ce curieux et si important livre nous a été conservé par les Juifs d'Egypte d'abord, par les chrétiens

ensuite, puisqu'il figure dans la Bible chrétienne. Et à supposer même que II Mac. fût traduit en hébreu, il y eut des raisons majeures pour qu'il disparût définitivement de l'horizon juif ; il ne pouvait être connu que dans le milieu de saints, les milieux profanes ne devaient avoir à leur disposition un livre dont l'attitude à l'égard du pontificat (Jason, Ménélas, Alcime) était toute de mépris et de condamnation.

Il en est tout autrement du I Mac. œuvre officielle (ou officialisée) et qui va du début de l'insurrection (— 168) à la mort de Simon Macchabée (— 135). Les événements antérieurs à — 169 ne sont pas racontés, c'est-à-dire l'histoire des grands-prêtres apostats (Jason et Ménélas) et celle du martyr Onias III. On saisit immédiatement la portée et la raison de cette omission : les Macchabées, à partir de Jonathan, portaient le titre de grand-prêtre et l'éminente dignité du pontificat interdisait le rappel des ignominies des prédécesseurs de Jonathan, et notamment le meurtre d'Onias III. Mieux valait ignorer tout cela dans un document officiel, rédigé à la gloire des Macchabées ; mauvais souvenirs que tout cela ! Reste la longue guerre intermittente contre le Syrien, conduite victorieusement par les grands-prêtres Jonathan et Simon, condottieri bien plus que pontifes exemplaires.

Y a-t-il lieu de s'étonner qu'à son tour I Mac. ait disparu ? Supprimé, mais par qui ? Ce qu'on peut dire sans se tromper, c'est que cette suppression était l'œuvre de la Synagogue, quand vers la fin du 1er siècle apr. J.-C. on mit au point le Canon juif. Mais avant ? Josèphe l'a certainement connu puisqu'il l'utilise amplement ; tant que la descendance des Macchabées assumait la grande-prêtrise, c'est-à-dire jusqu'à Hérode le Grand, il est probable que ces annales glorieuses furent à l'honneur. Mais pas chez tous les Juifs. Il est probable que les Pharisiens qui eurent tant à souffrir des violences de Jean Hyrcan et d'Alexandre Jannée n'aimèrent guère ce livre. Quant aux Esséniens, nous connaissons leur attitude à l'égard de la dynastie hasmonéenne (c'est ainsi qu'on appelle les descendants des Macchabées) grâce à la pénétrante étude de M. Dupont-Sommer sur le *Testament de Lévi*. Il a prouvé que toute l'histoire des Hasmonéens est présentée en raccourci, et sous une forme tellement accablante pour la dynastie et surtout pour les derniers Hasmonéens, qu'un seul mot peut résumer leur histoire : le néant ! Il est vrai qu'au bout de cette énumération (l'auteur parle du premier prêtre, du second, etc.), il y eut un meurtre affreux, celui du Maître de Justice, sous Hyrcan II d'après M. Dupont-Sommer. Ainsi l'histoire de Judas Macchabée débute peu de temps après le meurtre d'Onias III, et sa dynastie finit par un autre meurtre d'un autre saint, celui du Maître de Justice. (A vrai dire, Hyrcan II était l'avant-dernier grand-prêtre, mais le dernier n'a régné que 3 ans). Quant aux Pharisiens et aux Esséniens donc, pas de pitié pour les Hasmonéens ! Reste la classe sacerdotale, celle des Sadducéens qui, eux, devaient garder précieusement les annales hasmonéennes. Mais avec la destruction du Temple en + 70, la Synagogue, en plein renouvellement et en totale réorganisation sur tous les plans,

efface les tristes histoires de soudards sanguinaires que furent, hélas, les Jean Hyrcan, les Alexandre Jannée, les Aristobule II, les Hyrcan II ; on en a fait tout juste de petites historiettes talmudiques. Dans cette réprobation est englobé Judas Macchabée lui-même, puisque I Mac. est perdu, mais en original hébreu seulement, car il fut traduit en grec par les Juifs d'Egypte et conservé d'abord par les Juifs, et ensuite par les chrétiens.

Et n'oublions pas que les saints de Daniel, les saints des assemblées pharisiennes, les saints de Qumrân, les saints des premiers milieux judéo-chrétiens et la sainte congrégation de la Synagogue de la fin du Ier et du IIe siècle, ne partageaient certainement pas l'enthousiasme de l'historiographe du I Mac. Les Macchabées, sauf Judas, n'ont rien ajouté à la gloire du pontificat et quant à leurs successeurs, c'étaient des personnages si peu reluisants qu'il valait mieux supprimer toute mention de ce qui se rapportait à cette lignée. Et pourtant I Mac. parlait des Assidéens qui s'étaient joints aux Macchabées pour lutter contre l'envahisseur !

Si l'on ajoute que les éléments actifs de la Synagogue étaient de formation pharisienne, quoi d'étonnant qu'ils aient supprimé toute l'histoire des Hasmonéens, parmi lesquels figuraient notamment leur grand bourreau, Alexandre Jannée ? Retour au néant, telle fut la décision de la Synagogue.

Mais en dépit de tout, les choses se sont fort bien passées, puisque nous avons ces deux livres précieux entre tous pour la connaissance de la période cruciale de l'histoire juive, mais c'est en grec que nous les lisons aujourd'hui.

STANISLAS LASSALLE.

Le Gérant : R. RAVELLI

Imp. LEROY, La Ferté-Macé — Dépôt légal 2e trim. 1961